



Camille Lemercier

---

DANS LES  
DÉCORS

(Sonnets)



NIORT

Imprimerie A. LEMERCIER  
5, Rue Yvers

---

1905



*Au bien-aimé poète breton,*

LOUIS TIERCELIN ,

*Au Maître découvert de mes premiers  
coups d'aile vers l'azur de la Poésie,  
Ces quelques sonnets sont dédiés  
—en hommage reconnaissant,—  
par son jeune disciple et compatriote.*

CAMILLE LEMERCIER.

#### EN GLANANT

Ainsi, quand une faux dont le fer étincelle  
A fait cesser des blés le vaste ondulement,  
Et que le moissonneur qui sous le faix chancelle  
Emporte vers son toit les gerbes de froment,

La vierge aux blonds cheveux, flot ardent qui ruisselle,  
Le corps harmonisé d'un lent balancement,  
Comme un lac d'or qu'irise un sillon de nacelle,  
Vient glaner des bleuets sous le pur firmament.

—Ainsi, dans la clarté qui féconde les âmes,  
Au rythme de refrains secrets, le cœur en flammes,  
Je vais par l'Idéal où s'éteignent les pleurs,

Et, tandis que le Maître aux semences superbes  
Récolte avec amour ses éclatantes gerbes,  
Moi, je m'en vais glanant la Poésie en fleurs.



### EN PASSANT

Tandis que, sur le rail hurlant de sa vitesse,  
Le train vale emporté dans la pâleur du soir  
Où montent les vapeurs d'un immense encensoir  
Fumant aux horizons embrûlés de tristesse,

Voici que tout à coup dans la plaine se dresse,  
Au bord d'un glauque étang qui reflète ses croix,  
Un petit cimetière où planent les effrois  
De l'Inconnu, montrant l'Espoir ou la Détresse :

Une sérénité radiante y sourit  
Dans l'état du couchant sur les fleurs atterri.  
Un vieux clocher s'allonge ajouré dans l'espace ;

Quelque cyprès s'incline et gémît sur l'enfeu,  
— Et je regarde au loin, tandis que le train passe,  
Fuir l'amoneusement des collines en feu.

### VISION DU SOIR

Le soir tombait ; il avait plu dans la journée :  
L'humidité saturait l'air. Sous le ciel gris,  
Le train filait, étrange et noir, avec des cris  
Et des éclairs qu'irradiait sa cheminée.

Sur chaque pré, sur chaque lande, une trainée  
D'une vapeur, qui s'exhalait en longs débris,  
Semblait un flot de grands lys blancs, de lys fleuris,  
Vagues et flous comme un soupir d'âme inclinée...

— Le train fuyait dans la campagne, écartant l'air,  
Et l'on voyait, sous son effort, le brouillard clair  
Flotter un peu, comme indécis, sur le sol sombre ;

Puis, tout à coup le brouillard vague et sans couleur  
Tourbillonnait, et dissipait, ainsi qu'une ombre,  
Les grands lys blancs, évanois en leur pâleur.

### APRÈS UN REFLUX

L'urène s'ouvre immense où le mica scintille  
Sous le rayonnement furieux de Midi...  
A peine quelque brise au long vol alourdi.  
Chassé au large, là-bas, une vague flottille;

L'humide goémon se séche et se raidit,  
Étalant sur le roc ses réseaux en mantille,  
Tandis qu'on voit vibrer des fils de cannelille  
Par le sable, onduleux et subtil organdi.

A l'ombre du vieux môle aux flancs pleins d'algues vertes,  
Des bateaux sont gisants, les coques découvertes,  
Et quelque épave que la vase ensevelit...

Au loin, c'est un murmure infini qui s'effare,  
Et l'écueil monstrueux dresse la tour d'un phare  
Sur le droit horizon de l'Océan pâli.



### SOUSS LA RAFALE

La rafale sifflait, morne, lugubre, ardente,  
Dans la nuit: c'était un fracas assourdissant  
De râles éperdus où pleurait en passant  
La voix des naufragés et des ombres de Dante;

C'était le long sanglot de la mer ascendante  
Dont le flot noir avait comme un reflet de sang,  
Et dont la vague, après la vague qui descend,  
Tour à tour mugissait sur les rocs qu'elle édente.

La rafale sifflait, le flot pleurait sa rage;  
Et, comme un sombre essaim qui vole dans l'orage,  
Des nuages fuyaient au loin, sous le ciel bas...

Et moi, seul, fou, sauvage, abandonnant ma tête  
Echevelée au vent, ivre de ses sabbats,  
Je m'en allais, hurlant des vers à la tempête.



## APRÈS LE CIRQUE

J'aime l'athlète fort et grand, le belluaire,  
Dans le fauve couchant qui nimbe le jardin,  
Et la vierge lascive au front incarnadin  
Sous le bosquet nocif et blanc comme un suaire:

Un flot roux d'organdi léger, de gaze claire,  
S'exhale de son corps étrange de dédain,  
Et, voici qu'écoutant les pas proches, soudain  
Elle surgit dans le dernier rayon solaire:...

Elle a des profondeurs lacustres dans les yeux;  
Sa chevelure, emmy ses longs reflets soyeux,  
S'embaume de dictame et de nymphéas roses...

—Mais le gladiateur s'effondre: il a vécu!  
Il a voulu mourir dans la splendeur des roses,  
Près d'elle: — au pugilat, il vient d'être vaincu.



## RUINE LACUSTRE

C'était, non loin du bord où s'apaisait la brise,  
Ombrant d'un profil noir le lac de saphir clair,  
Comme ces burgs du Rhin, effondrés sous l'éclair,  
Une ruine morne, agonisante et grise:

Quelques palus dressés sur le flot qui s'irise;  
L'arche d'un pont de bois écroulé l'autre hiver;  
Un reste de vieux toit que la mousse a couvert,  
Abri de la mouette en l'orage surprise...

—Et, triste, j'évoquai ces antiques cités  
Mirant leurs pilotis dans les flots argentés,  
Sous l'effluve du soir, au chant des tourterelles,

Tandis que lentement, immobile à demi,  
Se glisse une pirogue entre les roseaux frêles,  
Dans l'étincellement du grand lac endormi.





### SUR LE NIL

Sur le Nil éclatant et constellé d'îlots  
Dérive la gondole immobile et dormante  
Où, sous un dais d'argent qui nargue la tourmente,  
Pharaon laisse errer son regard vers les flots.

A ses pieds, égrenant en rumeur de sanglots,  
Une albe mélopée estivale et calme,  
Sa belle esclave agite avec des mains d'amante  
Un éventail d'azur où vibrent des grelots.

—Des crocodiles noirs séchent leur dos humide...  
Et Ramsès aperçoit au loin la pyramide  
Où plus tard il aura son auguste sommeil...

Alors, les yeux noyés d'une vision brève,  
Pharaon suit le vol d'un grand ibis vermeil  
Sur le Nil étoilé de lotus et de rêve.



